

Et le beau visage de Viviane se présentait à son esprit.

Cette simple lettre l'avait aussi vivement impressionné que les longues pages où sa mère lui dépeignait ses angoisses.

« C'est ton père qui m'a lu cette attaque de Fou-Tchéou : il était follement orgueilleux... Moi, je m'étais caché le visage dans les mains comme si tu avais été devant moi et que je pusse voir ces horreurs... Ah ! maudite la guerre qui pourrait me prendre mon enfant !

En lisant ce passage, il avait doucement pleuré ; et il avait tranquillement répondu que les journaux exagéraient les choses.

« Ce n'est pas une guerre, affirmait-il ; c'est une promenade militaire... »

Tous les mensonges ne sont-ils pas excusables pour rassurer une mère ? Sylvestre avait aussi reçu des nouvelles de France, mais des nouvelles qui le troublaient et il s'en ouvrit à son capitaine.

D'abord, le père faisait ses excuses aux torpilleurs, vu leur excellente conduite : sur ce point les choses allaient bien. Mais ne voilà-t-il pas que le père parlait d'abandonner Cherbourg pour retourner en Bretagne.

Et il lui demandait son avis, à lui Sylvestre, qui n'avait gardé aucun souvenir de Trévenec, vu qu'il bégayait à peine quand on en était parti ; à lui Sylvestre pour qui la patrie était Cherbourg, comme Trévenec l'était pour son père.

Pourquoi s'en retourner à Trévenec, quand le gars pouvait, à son retour en France, se faire attacher, grâce à la protection que son capitaine lui avait promise, à l'escadre de la Manche, ce qui le ramènerait sans cesse à Cherbourg... tandis que la dite escadre n'irait certes jamais mouiller à Trévenec ?

Gilbert raisonna Sylvestre et lui fit comprendre que le père devait avoir de bonnes raisons pour cela ; et Sylvestre répondit au vieux Karadeuc qu'il fallait « agir à son entendement parce que, lui, il était trop occupé par les faces jaunes pour se mêler des choses de France... »

La flotte de l'amiral Courbet demeura, tout le mois de septembre, au mouillage de l'île Matson, près de l'embouchure de la rivière Min ; on faisait du charbon et on se reposait.

Au mois d'octobre elle se dirigea vers l'île de Formose, dont l'escadre du contre-amiral Lespès avait commencé la conquête dès le mois d'août, suivant les ordres donnés par l'amiral Courbet.

Déjà le port de Kelung avait été bombardé ; il fallait maintenant empêcher les Chinois de jeter des renforts dans l'île.

Une quinzaine de bâtiments bloquèrent cette île magnifique, longue de quatre cents kilomètres sur cent trente de large, du mois d'octobre au mois d'avril, mission terriblement dure avec la saison des tempêtes, mais qui ne fournissait guère aux officiers de marine d'occasions de se distinguer.

On commença à s'ennuyer un peu à bord de l'escadre.

Philippe avait dû se résigner à voir son torpilleur filer, à la remorque d'un transport pour Saïgon, où l'on réparait ses avaries. Quant à lui, il était momentanément attaché à l'état-major du *Bayard*, et sa principale distraction consistait à aller rendre visite à Gilbert qui, lui aussi, se désolait de n'avoir plus rien à faire : les navires chinois ne venaient plus se frotter aux torpilleurs.

— Nous ne sommes plus bon à rien, disaient tristement les deux amis.

Au mois de janvier cependant, cinq navires ennemis essayèrent de franchir le blocus.

Deux d'entre eux, une frégate armée de 23 canons et une corvette armée de 16 furent coulées par les canots porte-torpilles du *Bayard* ; les trois autres, commandés par des officiers allemands, refusèrent le combat et s'enfuirent sans avoir tiré un coup de canon.

Pendant ce temps, le corps de débarquement, sous les ordres du colonel Duchesne, faisait la conquête de Formose, au prix des plus grands efforts, luttant un contre dix, enlevant tour à tour toutes les forteresses où les Chinois se croyaient invincibles.

Gilbert et Philippe se désolaient ; ils n'assistaient plus aux batailles qu'en spectateurs.

— Je pourrais mettre mes armes sous clef, disait Gilbert ; je ne me sers plus que de ma lorgnette.

Et chaque fois qu'on se battait, il avait un autre sujet de crispation ; sa lorgnette lui faisait toujours découvrir, dans quelque recoin, le canot à vapeur monté par l'inconnu de Thuan-An, de Fou-Tchéou, cet étrange aventurier semblait avoir abandonné sa maison pour suivre, avec une persistance insensée, les opérations de la flotte française.

Plusieurs fois, des canonnières voulurent lui donner la chasse ; mais il était bon marin et connaissait admirablement tous ces parages, car il disparaissait toujours, comme par enchantement.

Chaque fois que Philippe et Gilbert se rencontraient, ils se renseignaient sur les allées et venues de leur inconnu.

— De mon ami, disait Philippe en riant.

— Ne l'appellez pas ainsi, répliquait Gilbert, j'augure très mal de nos relations à venir avec lui.

— Je ne vous croyais pas superstitieux.

— Je le deviens quand il s'agit de ce mystérieux personnage.

— Vous ne pouvez lui refuser d'être brave ; il risque à chaque instant sa vie pour se distraire... Et je crois bien qu'un jour ou l'autre quelque obus le démolira...

Mais l'inconnu se riait évidemment des obus, car il assista à toutes les opérations et ne disparut qu'après la terminaison de la conquête de Formose.

Bientôt après l'amiral Courbet quitta le mouillage de Kelung pour s'emparer des îles Pescadores, d'où les Chinois avaient parfois réussi à envoyer des munitions et des troupes à Formose.

Cette nouvelle conquête s'accomplit aussi brillamment que les précédentes ; mais elle fut l'occasion d'un terrible chagrin pour Gilbert Morel.

Une nuit de gros temps, comme son torpilleur n'était pas capable de tenir la mer sans secours, il avait été forcé de se faire remorquer par un croiseur.

Soudain, la chaîne de remorque se brisa, et il fut matériellement impossible de descendre une embarcation pour installer une nouvelle chaîne. Gilbert, qui était à bord du croiseur avec ses hommes, voulait se jeter à la mer, sauver cette frêle embarcation qui avait si vigoureusement combattu. Il dut obéir au commandant du croiseur, et des larmes de rage aux yeux, il vit son torpilleur se perdre dans la nuit.

Peu de temps après, son chagrin personnel s'effaçait devant le deuil cruel qui frappait toute la France.

Le 11 juin au soir, le bruit se répandait, à bord de la flotte, que l'amiral Courbet était dans un état désespéré.

Cela se répandait comme une traînée de poudre jusqu'au gaillard d'avant où les matelots chantaient. Justement ils étaient en train de répéter une grande représentation théâtrale pour le dimanche prochain, avec de la musique et des chœurs ; tout cela se tut et les chanteurs se dispersèrent ; une espèce de silence sourd, que personne n'avait commandé, se fit tout seul, partout.

Le grand chef se montrait épuisé par la lutte, par la maladie, par le chagrin. Depuis quelques mois, il se rongait à cette conquête de Formose, désespéré de voir périr ses hommes de fatigues, de misère, de maladies, de continuelles dysenteries encore plus que les balles ennemies.

Et, sous le souffle sinistre qui répandait l'effroi sur la flotte, on se contactait sa vie, et pas une voix ne s'élevait pour dire autre chose que l'affection, le respect, car tous l'aimaient, matelots, officiers, même les régiments disciplinaires qui étaient sous ses ordres, et l'aimaient avec une sorte d'admiration.

Avec lui on n'avait jamais connu d'échec. Il était terriblement exigeant, quand le drapeau de la France l'ordonnait, quoique personne ne se montrât plus avare que lui de la vie de ses hommes : mais tous ses plans, dans les petites choses comme dans les grandes, étaient si remarquablement combinés que la réussite se trouvait régulièrement au bout.

Et, les combats terminés, on le voyait non moins régulièrement dans les ambulances consolant les mourants, pleurant parfois, réconfortant les blessés.

Il les aimait tous.

Bon et grand !

De quoi mourait-il ? On répétait des mots prononcés par les médecins, hépatite, dysenterie... Mais les matelots haussaient les épaules ; est-ce que les maladies toutes simples pouvaient terrasser un grand chef tel que lui.

Il se mourait de chagrin, de trop de travail et du désespoir de voir ses magnifiques victoires inutiles...

Et puis, ces derniers temps, maintenant qu'on ne se battait plus, que l'époque des batailles était finie, il ne se passait plus de jours où il ne descendait à terre pour visiter l'ambulance installée sur la côte ; il y passait des heures dans l'atmosphère enfiévrée de la maladie inconnue qui fauchait tant de Français...

Elle allait y faucher le plus grand de ceux qui étaient réunis dans cette mer lointaine.

Des hommes ne voulaient pas croire qu'il succombât. On allait apprendre tout d'un coup, qu'il se relevait, qu'il était victorieux de la mort comme de ses ennemis...

Et vers minuit, un canot à vapeur du *Bayard* parcourut l'escadre pour annoncer la fatale nouvelle.

Il était mort à dix heures, tout doucement. Il y avait déjà plusieurs heures qu'il ne se plaignait plus. Ses membres ne pouvaient plus être réchauffés... Sa tête, brûlante, au contraire, était éventée par deux matelots... Et les officiers du *Bayard*, rangés devant la porte de sa cabine, n'échangeaient plus une parole...

Et la mort, passant au milieu d'eux, était venue prendre son illustre victime.

(A suivre).

Le Dernier Evenement Social c'est  
l'Avenement des

**Cigarettes** Marquise, 10c.  
Imperial, - 5c.

faites avec les meilleurs tabacs. Roulées dans du papier de riz pur et garanties ne contenant aucune substance nuisible. Elles sont vraiment des plus agréables

EN VENTE PARTOUT CANADIAN TOBACCO CO., Montreal